



Mini-article n° 5, juillet 2019

Monsieur Sylvain Rebts

D'apprenti à décorateur pour Raymond-Henri Chevallier

Stéphanie Boulet
Responsable des collections de Keramis

Juliette Cabus-Maloteaux
Collaboratrice de Keramis

« Rien. Je suis rentré là sans savoir. J'avais déjà visité l'usine avec mon père. J'avais déjà fait une fois le tour. Je savais la grandeur de l'usine et bon, moi j'étais encore un petit peu un bon gamin, un gamin de 14 ans, un peu perdu. Et je suis rentré. On m'a mis à une table. On m'a dit 'voilà ça !' et on m'a montré des assiettes terminées. On m'a dit : 'ben voilà la couleur et tout ça'. J'avais un peintre là et un autre là et de temps en temps, ils venaient voir (en me demandant) : 'ça va oui ?' 'Ah mais tu fais comme ça'... C'était l'apprentissage ».

Passage de l'interview réalisée par Stéphanie Boulet et Juliette Cabus-Maloteaux le 2 mai 2019.

Huit années ! Seulement huit années passées dans les méandres de la faïencerie Boch Frères Keramis et pourtant tant de souvenirs et de connaissances, M. Sylvain Rebts est un habitué de Keramis. Lorsqu'il en a l'occasion, il passe saluer la petite équipe du musée, répondre à des questions sur les techniques de fabrication, mais aussi raconter des histoires sur la faïencerie et les moments qu'il y a passé. Huit années ! Cela peut paraître court dans une vie aussi longue que la sienne et pourtant, ce passage fut marquant. Tout d'abord, parce que plusieurs membres de sa famille ont arpenté les couloirs de la faïencerie mais aussi par ce travail qui fut son premier, un premier job à la faïencerie.

C'est donc au cours d'un après-midi de mai 2019 que M. Sylvain Rebts a accueilli Juliette Cabus-Maloteaux et Stéphanie Boulet dans son appartement afin de discuter pendant près de trois heures d'une vie passionnante et de son travail au sein de la manufacture louviéroise.

En huit années de travail, il a accumulé une très grande connaissance des techniques de décorations et des moindres petits recoins de la manufacture.

« Je ne sais pas s'il y en a beaucoup qui connaissait l'usine comme moi. (...) Moi j'avais des excuses : j'allais au laboratoire ... j'allais à tel endroit. J'allais au magasin. (On me disait, ndlr) : 'Sylvain ! Sylvain ! va là-bas ! Tu demandes ça pour moi !' Mais parfois, j'allais aussi parce qu'il fallait des outils, des pinceaux, de la couleur... C'est au laboratoire qu'il y avait des couleurs qu'on n'avait plus. J'allais parce que j'avais une certaine liberté tout de même ».

Revenons sur son parcours, sa vie, son histoire...¹

Les Rebts, une famille de faïenciers

Sylvain Rebts est le fils d'Albert Rebts qui travailla à la faïencerie au début du 20^e siècle. Toute sa famille a été employée chez Boch ; une de ses tantes, Berta Rebts était décoratrice. Marguerite Rebts quant à elle effectuait un travail moins précis. Comme nous l'explique M. Rebts, *« Elle aurait pu mettre la couleur au pistolet, elle n'était pas décoratrice mais ouvrière »*. Sa sœur Lucienne Rebts et son frère Arthur Rebts y ont également travaillé.



M. Albert Rebts
père de M. Sylvain Rebts

« De ma famille, je suis celui qui reste. (...) Je ne suis pas l'aîné, je suis le plus jeune. Mon frère est décédé, ma sœur aussi. Mes tantes aussi bien sûr.

Je suis né le jour de la Ducasse du Hocquet. Ça ne nous donne pas la date ça ! (en riant, ndlr) le 10 juillet 1933 ».

Son père, M. Albert Rebts était menuisier-ébéniste, il fabriquait les tonneaux en bois pour le transport des marchandises.

« Mon père. Il est rentré à 14 ans ».

Les tonneaux, c'étaient les emballages de l'époque, on y mettait les faïences entourées de paille. Ces tonneaux étaient envoyés dans le monde entier... à partir notamment du port d'Anvers.

« Et on bourrait, comme on dit 'bourrer de la paille' comme on fait pour les Gilles... Et bien, on bourrait. Ils avaient même fait l'essai à Anvers. Ils étaient montés de cinq mètres et il paraît qu'ils ont laissé tomber le tonneau pour prouver que ça ne pouvait pas casser. Et il n'y avait rien de cassé dans la vaisselle.

¹ L'interview est disponible dans les archives de Keramis. Renseignements auprès de Stéphanie Boulet via sb@keramis.be.



A la faïencerie, il y avait une menuiserie qui faisait des tonneaux. Attention, il y avait 12-13 menuisiers qui ne faisaient que ça ».

Après la Seconde Guerre mondiale, les tonneaux en bois ont été abandonnés pour être remplacés par des emballages en carton.

Comme de coutume, les ouvriers recevaient une médaille ou un objet particulier pour leur long parcours au sein de la faïencerie. Ce fut notamment le cas pour le père de M. Rebts qui reçût pour ses 35 ans de carrière une montre en or gravée à son nom parée d'une chaîne. Elle constitue aujourd'hui un héritage précieux, transmis dans la famille Rebts.

M. Rebts nous raconte que le jour où son père devait recevoir la médaille et le diplôme pour ses 35 années de service, il était cloué au lit en raison d'une pneumonie. Son père étant absent, on voulait lui remettre la montre mais il a refusé en disant : *« Non, écoutez, quand il retravaillera vous lui donnerez à lui. Il n'aurait peut-être pas aimé que je traîne avec ça »*. M. Rebts nous explique que le directeur n'était pas très généreux pour payer les ouvriers mais que dans ces cas-là, les choses étaient bien faites.

« Je l'ai toujours cette montre. Enfin, elle est chez mon fils. Je l'ai donnée à mon fils et j'ai demandé à mon fils de la donner au plus vieux des garçons parce que j'ai deux petit-fils. Enfin s'il la veut ! S'il veut bien la prendre ».

L'entrée à la faïencerie : l'apprentissage

« Je suis entré, je crois que c'est en 48. Je ne me souviens plus très bien. En 48. Je suis entré comme apprenti ».

A cette époque, l'école n'était obligatoire que jusqu'à l'âge de 14 ans. Pour ceux qui ne poursuivaient pas leurs études, c'était le travail.

« A 14 ans, pour beaucoup, c'était la boulonnerie, la faïencerie, les ateliers.... Et y en a beaucoup qui sont devenus de bons ouvriers. On a fait des trams, des locomotives... ici, dans la région (...) C'est d'ailleurs pour cela qu'on a fait une école technique. Des ajusteurs, des soudeurs, des boulonneurs... c'était le principe de ce moment-là ».

Pour M. Rebts, ce fut la faïencerie puisque plusieurs personnes de sa famille y travaillaient déjà. Il nous confie :

« J'habitais une maison de la faïencerie : Rue Victor Boch 22. Tous les gens qui étaient autour de moi, les voisins, c'étaient tous des gens qui travaillaient chez Boch. C'était une rangée de maison. On était bien. Les maisons étaient pas mal. Des maisons d'usine quoi ! ».

C'était son tout premier travail et il n'avait aucune formation. Un instituteur de l'école communale de La Louvière avait toutefois décelé chez lui un certain talent artistique.



« Rien. Je suis rentré là sans savoir. J'avais déjà visité l'usine avec mon père. J'avais déjà fait une fois le tour. Je savais la grandeur de l'usine et bon, moi j'étais encore un petit peu un bon gamin, un gamin de 14 ans, un peu perdu. Et je suis rentré. On m'a mis à une table. On m'a dit 'voilà ça !' et on m'a montré des assiettes terminées. On m'a dit : 'ben voilà la couleur et tout ça'. J'avais un peintre là et un autre là et de temps en temps, ils venaient voir (en me demandant, ndlr) : 'ça va oui ?' 'Ah mais tu fais comme ça'... C'était l'apprentissage ».

Son premier travail a donc été directement la peinture sur faïence.

« Oui directement, dès que je suis arrivé. Il paraît qu'à l'école, un des instituteurs qui était là, à ce moment-là, a dit à mon père que j'étais certainement doué pour la peinture. Et alors il a demandé pour que je puisse rentrer ».

Son premier jour à la faïencerie, *« c'était bien ! ça allait. C'était nouveau. C'était tout de même le premier jour de travail. On se demande... On ne sait pas si on fait bien ou pas... J'ai peut-être travaillé environ une semaine dans cette partie de l'usine. C'était un atelier volant. On installait des tables de peintres (...) J'étais entre deux ouvriers chevronnés et ils devaient regarder à moi de temps en temps. Il y avait un brigadier qui avait environ 12 à 15 peintres à diriger. On était à cet endroit là parce qu'on était plus près du vernissage.*

Quand je suis rentré, j'étais apprenti. On m'a donné un petit quelque chose et après j'ai commencé par travailler un petit peu à la production et on a augmenté mon salaire ».

Et lorsqu'on lui demande si c'était une fierté de rentrer à la faïencerie, il s'exclame : *« Vous irez à l' boulonnerie ou à Boël ou bi à l' faïencerie ou aux carrelages'... c'était ça. C'était la punition ! Si vous ne travaillez pas bien à l'école, vous irez à la faïencerie. J'ai tout dit ».*

« Moi, dans les ateliers où je suis allé oui (en revenant sur la fierté au travail, ndlr), parce qu'on avait des tabliers blancs. Ah oui ! On était les seigneurs là-bas mais le tout-venant des travailleurs, les autres, ce n'était pas la même chose. (...) On avait des cache-poussières blancs comme un pharmacien. On était fiers ».



M. Sylvain Rebts
à l'âge de 17 ans
(archives M. Rebts)



Rue Victor Boch en 2019
(© Keramis)

Au-delà de l'apprentissage au sein de la faïencerie, M. Rebts a également suivi une formation à l'école des Beaux-Arts de Binche en cours du soir. Il nous précise qu'après sa journée de travail à la faïencerie à 16h30, il rentrait chez lui pour souper et se changer. Ensuite, à 18 heures, il partait en vélo jusqu'à Binche pour suivre les cours qui se terminaient à 21 heures.

Décorateur pour Raymond-Henri Chevallier à la faïencerie

Monsieur Chevallier *« c'était un chef de service. On le craignait un petit peu quand on le voyait rentrer. On se demandait ' qu'est-ce qu'il va nous trouver'. Comme tous les chefs dans les ateliers. (...) Chevallier était tout de même un monsieur bien coté ».*

En tant que décorateur pour Raymond-Henri Chevallier, M. Rebts a réalisé les contours des compositions murales « Le Feu » et « La Terre » qui furent placées dans l'entrée du bâtiment administratif de la faïencerie, aujourd'hui conservées à Keramis.

« C'est moi qui ait fait ça et une appelée Olga, mais je ne sais plus son nom, une italienne, une charmante personne.

Chevallier est sorti de son bureau. Il est allé voir Léon Delfant, brigadier de l'atelier de Chevallier. Donc un plus petit chef que M. Chevallier.

Comme il savait que moi je faisais bien les traits, lui (en parlant de Léon Delfant, ndlr) devait surveiller l'atelier où il y avait une cinquantaine de personnes, à pointer, compter ce qu'elles avaient fait la veille et tout ça. Il avait du travail de temps en temps, comme aller voir si une nouvelle travaillait bien ... Il n'avait pas le temps de faire les panneaux. Alors, il m'a demandé de les faire : 'Ah Sylvain faudrait venir voir avec moi parce que...'. On a mis les

carrelages sur le sol dans l'atelier tout au fond par là. La porte pour le bureau de Monsieur Chevallier est là et moi la miennne était là. (...) On a tout dégagé et on a nettoyé... On a étalé les carrelages. J'ai commencé à tracer et il venait de temps en temps près de moi .. 'Ah ça va ?'. Il y avait une maquette que Chevallier avait faite. On a reproduit ça. (...) Alors j'ai fait les traits, tous les traits, parce que c'était mon boulot. C'est signé Chevallier mais c'est moi qui l'ai faite ... c'est moi qui ai inscrit CHEVALLIER ».



Composition murale « Le Feu » de Raymond-Henri Chevallier
située dans l'entrée du bâtiment administratif de la faïencerie Boch Frères Keramis
(Archives Keramis)



Détail de la signature du panneau mural « Le Feu »



Composition murale « La Terre » de Raymond-Henri Chevallier
située dans l'entrée du bâtiment administratif de la faïencerie Boch Frères Keramis
(Archives Keramis)

M. Rebts fut également à l'origine d'autres décors. Il nous explique que lorsqu'un décor était créé par un ouvrier, ce n'était pas l'ouvrier qui signait cette découverte de son nom mais le chef qui le dirigeait.

« Moi je n'existais pas. Quand Monsieur Chevallier faisait un décor, c'était peut-être pas lui, mais c'est lui qui mettait son nom. (...) Chez Boch comme ailleurs ! Beaucoup de peintres ont créé des choses mais on en parle pas ».

Les gestes n'ont pas été oubliés malgré les années, comme il le rappelle, en expliquant le travail de la fileuse.

« Une dame qui travaillait à côté de moi était une fileuse. Elle filait (c'est-à-dire peindre les filets sur les objets, ndlr). Elle faisait ça à une vitesse et avec une dextérité. Vous avez encore cela par exemple en Chine. Quand on travaille dans des histoires pareilles, il faut avoir une dextérité. Elle faisait ça sur une tournette, c'est l'outil principal du décorateur. (...) On met l'assiette sur un plateau en bronze, en laiton ou en cuivre, je ne sais plus réellement la matière. Il y avait des traits. C'était passé chez un tourneur qui avait gravé des traits mais en profondeur. Ce sont des repères. On mettait l'assiette dessus et on faisait tourner comme ça. (...) Y avait une poignée. On tournait la poignée pour faire tourner (l'assiette, ndlr) et on faisait le filet. (...) Pour centrer la pièce, la dame qui faisait des filets sur les assiettes avait ses doigts complètement usés. Et d'ailleurs pour finir, elle mettait des papiers collants. (...) Elle devait tirer son plan. Son doigt était usé complètement presque au sang à toujours centrer. Il faut pousser pour mettre l'objet bien au milieu de la tournette.

J'ai encore des gestes en moi mais je n'ai plus la précision malgré que j'ai encore fait de la peinture et du dessin il n'y a pas tellement longtemps ».

M. Sylvain Rebts est probablement l'une des dernières personnes à avoir vu les fours-bouteilles en activité. *« Il y eut une panne (en parlant des fours-tunnels, ndlr). Pendant le moment de la réparation qui a duré une semaine ou deux, on a fait quelques fournées (dans les fours-bouteilles, ndlr). Moi j'ai été dans les fours-bouteilles. J'ai été porter des marchandises que j'avais faites »*. Concernant la chaleur dans la salle des fours-bouteilles, il nous explique : *« c'était assez aéré mais il fallait qu'il y ait de la chaleur pour la bonne raison que lorsqu'on arrêtait les fours, il fallait que la température descende progressivement pour la marchandise afin d'éviter des chocs thermiques »*.

Quelques anecdotes

Au sujet de Léon Empein, *« un ami, un ami un moment... Un gars qui m'a montré des petites choses pour apprendre à travailler et qui est devenu un ami. Il était chef aussi pour finir. J'allais souvent lui rendre visite dans l'usine et il me montrait des techniques qu'il employait. Il a été peintre, aussi décorateur Léon Empein, oui j'ai connu »*.

Quelques blagues entre collègues : *« (...) Du noir de fumée (pour les poncifs, ndlr). Ça arrivait parfois qu'on en mettait dans le chapeau d'un ouvrier. Il mettait son chapeau et quand il enlevait le chapeau... (M. Rebts riant, ndlr) »*.

Au sujet de Suzanne Bilot, décoratrice sous Charles Catteau et Raymond-Henri Chevallier : *« Je la connaissais parce que c'était la sœur de mon meilleur copain à ce moment-là. (...) Elle a travaillé chez Boch. Oui elle faisait ça (en montrant la photo de Suzanne Bilot, ndlr) des histoires comme ça. (...) Elle était toute jeune aussi mais elle était nettement plus âgée que moi. Moi, je la voyais parce que c'était la sœur de ... j'allais à la maison de mon copain, et je la voyais souvent. Elle a marié un imprimeur de chez Wasteels. Elle est partie en Italie et malheureusement elle a eu la sclérose en plaque comme son frère Ghislain Bilot et elle est décédée »*.



Suzanne Bilot, décoratrice chez Boch
(Archives Keramis)

Le départ de la faïencerie

« Et j'ai fait ça jusqu'en 1955. Mais il y avait déjà une déconfiture à ce moment-là... D'ailleurs c'est bien simple, j'étais quasi le seul qui restait comme peintre décorateur à l'époque. Y avait encore Monsieur D'Hossche mais qui lui était chef d'un service. Il avait inventé des décors et il était dans son atelier séparé. Moi je travaillais encore pour Monsieur Chevallier. Mais si mes souvenirs sont bons, à la fin, il n'était même plus là. Il a eu des petits problèmes, il avait du partir.

Donc à ce moment-là, il y a eu la chute et peut-être due aussi à l'organisation. Peut-être qu'on n'a pas renouvelé assez la technique, parce qu'il y avait d'autres faïenceries qui étaient plus au point. Moi j'ai eu des échos, j'ai vu certaines choses. Ça n'avait plus rien à voir avec le système qu'on employait là.

J'ai vu tous les plus âgés, les plus chevronnés - pour finir, je devenais chevronné aussi - j'ai vu tous les plus chevronnés que moi qui commençaient à quitter. Vous savez les rats se sauvent quand le bateau coule. Et là, c'était le bateau qui coulait ».

Le déclin, « à peu près 5 ans après que je sois arrivé, ça a commencé à décliner. C'est l'un, c'est l'autre qui est parti. On ne payait pas bien. Il y avait l'attrait des salaires parce que autour de nous, dans tous les ateliers, les gens gagnaient de l'argent. Ça ne marchait pas, les travailleurs devaient travailler pour à moitié rien. On ne gagnait pas très bien sa vie.

J'ai vu que ça n'allait plus, qu'il n'y avait pas d'avenir chez Boch. Mon cousin qui travaillait à l'Administration communale comme échevin des sports m'a appelé pour un emploi à la piscine. Ensuite, je me suis marié, et c'est à ce moment-là que je suis rentré chez les pompiers. J'y ai fait 35 ans environ ».



M. Sylvain Rebts, le 02 mai 2019
(© Keramis)

Merci à Monsieur Rebts d'avoir bien voulu évoquer pour nous, ses souvenirs à la faïencerie Boch Frères Keramis de La Louvière.